

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE-ARDENNE

DÉFENSE DE LA LANGUE FRANÇAISE - DÉLÉGATION CHAMPAGNE-ARDENNE

Présidente : Nadine Najman

Secrétaire : Francis Debar

Siège social chez la présidente :

3, rue Hannequin, 51100 Reims

Lettre n°132 – octobre 2016

Réunion du samedi 8 octobre 2016

Notre séance de rentrée a commencé par la projection d'une soixantaine de photos prises à l'occasion des conférences de l'année 2015-2016 et de certains « grands moments » comme la remise des prix du jeu des dix mots à l'hôtel de ville de Reims, la scène ouverte du Printemps des poètes à la Maison de la vie associative ou encore notre repas amical de fin d'année universitaire dans une brasserie rémoise bien connue de Reims.

Norbert Adam nous a ensuite parlé de **Marcel Conche** (né en 1922) et de son dernier livre **Épicure en Corrèze** (Gallimard Folio n° 6149, juin 2016, 192 pages, 6,50 €).

Fils de paysan limousin, fier d'avoir gardé les vaches en sabots, d'avoir gaulé les noix, Marcel Conche grandit dans la pauvreté, d'où sa disposition naturelle à la solidarité et à la compassion. Orphelin de mère à sa naissance, il a pu bénéficier de « l'ascenseur social » en passant par l'École normale d'instituteurs, obtenir l'agrégation de philosophie et devenir professeur à la Sorbonne, spécialiste de Montaigne, de Lucrèce et d'Épicure.

Sa philosophie passe par une conception minimaliste de la vie et du bonheur ; il suffit de réaliser les désirs naturels et nécessaires et de dédaigner les faux besoins de notre société consumériste ; il alterne ses souvenirs d'enfance, une chronique du monde paysan, ses amours et surtout ses réflexions philosophiques...

« Au fur et à mesure que je m'approche vraiment de la mort, le fait d'être encore de ce monde a un goût plus fort. Je goûte la vie comme je ne l'ai jamais goûtée. Et j'ai toujours autant de plaisir à travailler. »

Nadine Najman nous a signalé la parution à compte d'éditeur de son ouvrage **Cher Arthur** (Édition du bout de la rue, septembre 2016, 246 pages, 20 illustrations, 15 €).

Cette biographie de Rimbaud, sans négliger la tumultueuse relation qu'il a eue avec Verlaine, présente « l'homme aux semelles de vent » sous des angles originaux et quasiment inédits. En effet, que savons-nous de ses parents, de ses frères et sœurs, de ses premiers jeux, de ses premiers amis, de ses premières lectures, de ses premières révoltes, de ses premières amours ? Que connaissons-nous de l'environnement politique et social dans lequel il a grandi et qui l'a si fortement influencé ? Avons-nous une idée exacte du voyageur solitaire, de l'aventurier intrépide, du négociant sérieux et taciturne qu'il est devenu après avoir renoncé à toute ambition littéraire ?

On trouvera plus de renseignements sur le site de l'éditeur (www.editionsduboutdelarue.fr).

Quant à la conférence du jour, elle a été prononcée par Andrée Vasseur. Enseignante en langues française et italienne, titulaire du CAPES de lettres modernes, Andrée a exercé à Reims en collège, au Centre international d'études françaises et à l'Institut universitaire du temps libre. Elle anime bénévolement un cours d'italien au sein du Comité de jumelage Reims-Florence.

François Cheng

De la poésie chinoise à l'Académie française

I. Éléments biographiques : sa vie, son œuvre.

Chi-Hsien Cheng naît à Nanchang, en Chine, le 30 août 1929, dans une famille de lettrés. En langue chinoise, son prénom célèbre la sagesse, l'unité. Après des études à l'université de Nankin, le jeune homme arrive à Paris avec ses parents en 1948, lorsque son père obtient un poste à l'UNESCO (Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture). Alors que sa famille émigre aux États-Unis en 1949 en raison de la guerre civile chinoise, il choisit de rester en France pour étudier le français à l'Alliance française, puis à la Sorbonne. Sa vie n'est pas facile, il souffre de dénuement et surtout de solitude.

En 1971, il est naturalisé français. Il siège au Haut Conseil de la Francophonie. En 1977, il choisit la langue française pour écrire. Il s'en explique dans l'opuscule **Le Dialogue** qui paraît en 2002 chez Desclée de Brouwer avec en sous-titre **Une passion pour la langue française**. Ce texte autobiographique creuse, analyse et raconte le difficile apprentissage d'un adulte qui veut à toute force vraiment apprendre, c'est-à-dire s'investir tout entier, y inscrire son destin au point d'en faire un instrument de survie ou de création. C'est un défi insensé ! Des heures de labeur et de découragement...

Il n'y a pas d'âge pour apprendre une langue étrangère. J'ai un ami qui a appris le portugais en quelques mois car la direction de son entreprise l'envoyait au Brésil : il avait quarante ans ! Je l'ai revu cet été, j'ai oublié de lui demander ce qui lui restait de cet apprentissage forcé. Or, c'est si facile quand on est très jeune ! François Cheng raconte comment sa petite-fille Clara découvre la lecture à cinq ans : « *Le grand-père lui répétait à la moindre occasion : "Tu vois, B+A = BA... C+A = CA... L+A = LA... R+A = RA... et on peut prononcer ton nom en écrivant Clara." Un matin, elle était en voiture avec nous ; ma femme conduisait. À un feu rouge, à la hauteur d'une boulangerie, je dis à Clara : "Regarde l'enseigne... ça se lit : boulangerie." Elle répéta après moi et tout d'un coup elle comprit. Comme nous longions une rue commerçante, elle se mit avec mon aide à lire toutes les enseignes : La-ve-rie, cor-don-ne-rie, ca-fé, Fran-prix. Une intense excitation s'empara d'elle. Car, devant elle, s'ouvrait soudain, béant, l'univers des signes. »*

Rentrée à la maison, elle se met à lire, péniblement et allègrement, un livre pour enfants à sa petite sœur Julia ébahie. Quel beau souvenir ! Je n'ai pas résisté au plaisir de vous le citer, alors que l'intéressé l'avait relégué en note de bas de page et en tout petits caractères ! Il faut ne pas penser, comme on le fait généralement, que les cultures sont irréductiblement différentes et sans communication possible. Penser au contraire qu'elles peuvent s'interpénétrer comme dans la pensée taoïste où tout se relie et se tient...

Ainsi, la première fois que la Chine est entrée au contact d'une autre culture, c'est passé par l'Inde et le bouddhisme, vers le IV^e siècle de notre ère. Le résultat : plusieurs siècles de créations effervescentes que les historiens appellent *Renaissance chinoise*. Plus tard il y a eu l'Islam, les missionnaires chrétiens et aucune guerre de religion n'a éclaté. En Chine cohabitent toutes les grandes spiritualités de l'humanité. D'une façon générale, donc, l'introduction d'une culture dans une autre passe d'abord par la religion. Au XX^e siècle, avec la fondation de la République en 1912, la Chine entre dans la modernité mais les événements violents se succèdent : expéditions au nord contre les seigneurs de la guerre (1925-1927), guerre civile entre nationalistes et communistes (1928-1936), guerre de résistance contre les Japonais (1937-1945), guerre civile encore (1946-1949) puis régime communiste en 1949.

Pour se transformer, la Chine savait bien qu'il lui fallait échanger avec une autre culture : le dialogue avec l'Occident était incontournable. Aussi, dès 1920, un gigantesque travail de

traduction a-t-il été entrepris. François Cheng y a beaucoup participé. Vers l'âge de quinze ans, il découvre la littérature étrangère à travers l'apprentissage de l'anglais. Comme son lycée était proche d'une station thermale, les élèves bénéficiaient des conférences données par des écrivains de passage. Cheng se rappelle un conférencier traducteur de Tolstoï et Dostoïevski. La porte ouverte vers ces auteurs.

La fin de ses études secondaires, en août 1945, coïncide avec la fin de la guerre. Il s'inscrit à l'université de Nankin pour des études d'anglais. Une bourse lui ouvre l'accès à l'Europe et c'est la France, ce pays aux multiples facettes du milieu de l'Europe, qu'il choisit, attiré par la littérature et la gastronomie françaises. Dans le cadre de sa bourse, il ne devait rester que deux ou trois ans mais le nouveau régime en Chine l'empêchait d'en ressortir une fois rentré. Vers 1957, les persécutions en Chine contre les artistes et intellectuels le décident à s'exiler définitivement. Il se consacre à traduire en chinois les poètes français, depuis Victor Hugo jusqu'aux contemporains. Accompagnées d'analyses et de commentaires, ces traductions publiées au fur et à mesure dans des revues à Taïwan et Hong Kong ont un grand retentissement. C'est par les traductions que François Cheng est entré en contact avec la littérature occidentale. C'est par ses traductions que la littérature chinoise est arrivée jusqu'à nous. On ne remerciera jamais assez les traducteurs.

Grâce à la recommandation d'un sinologue, Cheng entre dans les Grandes Écoles et à l'Université de Paris comme enseignant. Ses recherches aboutissent à des ouvrages importants. De 1963 à 1968, il mène un travail de recherche et de réflexion aboutissant à son **Mémoire** sur l'unique œuvre connue d'un grand poète du début des Tang : Zhang Ruoxu (VII^e siècle). Ce travail est remarqué par Roland Barthes et Julia Kristeva, puis par Jakobson, et le fait reconnaître. Il écrit, toujours en français : **L'Écriture poétique chinoise** (1977, réédité en 1996) ; **Vide et Plein, le langage pictural chinois** (1979, réédité en 1991). Le voilà faisant partie des grands intellectuels français à l'instar des Deleuze, Lévinas, Lacan, Michaux... Une vingtaine d'années après son arrivée en France, il était entré, comme irrésistiblement, dans la langue française. Irrésistiblement car, pour avoir mené à bien les ouvrages en question, cette langue s'était imposée à lui comme une nécessité évidente. Par ses vertus, elle est plus qu'un outil, une sorte de stimulatrice car elle demande non seulement la clarté mais surtout la cohérence, la rigueur syntaxique et le choix du mot juste. La cinquantaine venue, tout en continuant ses travaux de « passeur » avec des écrits et des monographies sur les peintres et poètes chinois du passé, il était grand temps de retrouver le chemin de la création personnelle. Depuis toujours il écrivait des poèmes publiés dans les revues de Taïwan, mais en chinois, naturellement ! Ou bien de rejoindre nos Villon, Lamartine, Hugo, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Valéry, Saint-John Perse... Il fallait choisir !

Façonné par son écriture idéographique où chaque signe forme une unité vivante et autonome, il est très sensible à la sonorité des mots, à la forme de certaines lettres comme O, œil ; E, échelle ; H, hauteur ; M, maison ; S, serpent ; T, toit ; V, vallée ; Z, zébrure. Après ces sérieuses considérations si instructives pour nous, il raconte sur un ton badin, toujours dans ce petit livre intitulé **Le Dialogue**, quelques anecdotes sur les mots qu'il a aimés et rencontrés pendant son apprentissage, par exemple le mot *échancrure*. Son petit dictionnaire de débutant à l'époque ne donnait qu'un sens : « Empiètement en arc de la mer sur une côte ». À l'Alliance française où il suivait des cours, il demande à la jeune répétitrice le sens exact : « Ah, échancrure, c'est... » et de dessiner du doigt devant sa poitrine, avec simplicité, les lignes de sa robe gracieusement décolletée. Il nous donne quelques mots qu'il aime prononcer : nuage, diaprure, cambrure, des mots qui suggèrent un élargissement : visage, rivage, paysage... Il dit que la poésie doit entrechoquer les mots et il termine cet intéressant essai par des considérations philosophiques un peu hermétiques pour moi !

Il enseigne sa langue à l'École pratique des hautes études, publie en français des études sur nos poètes : **Sept Poètes français** (1983) ; **Henri Michaux, sa vie, son œuvre** (1984). En 1998 paraît son premier roman en langue française, **Le Dit de Tianyi**, que l'on peut trouver maintenant en livre de poche chez Albin Michel. Il remporte le prix Fémina.

En 2002, cinquante-trois ans après son arrivée, le voilà élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de Jacques de Bourbon Busset. Il prononce son **discours de réception** le 19 juin 2003. Après les compliments et les remerciements, il évoque ce qu'il appelle sa longue marche transcontinentale, puis lui vient à l'esprit l'image de pèlerins du passé dont l'aventure a eu des conséquences d'ordre culturel ou spirituel, comme Xuang-Zang, ce moine bouddhiste du VII^e siècle qui a voulu aller aux lieux où le bouddhisme avait pris naissance, en Inde. Le bouddhisme, lui-même introduit en Chine par des moines itinérants, s'est renouvelé grâce à la Chine et a pris une dimension universelle. Modestement, François Cheng se voit « pèlerin de l'Occident ». Ayant, comme il dit, « *basculé dans la langue française* », il y a trouvé la distanciation par rapport à sa culture d'origine et cette aptitude à repenser le tout, à transmuier ce tout en un lucide acte de re-création. Pour lui, donc, la France c'est tout d'abord la langue française, son histoire, son terroir. Le passage où il cite le nom des rivières est très beau.

À Noyelles-sur-Mer reposent tant de Chinois qui ont donné leur vie pour la France, souvenons-nous ensemble. Et le Nord, c'est dans la maison de Marguerite Yourcenar, la villa Mont-Noir, devenue résidence pour écrivains, que Cheng a écrit le roman **L'éternité n'est pas de trop**, et l'essai **Le Dialogue : une passion pour la langue française**. Le directeur de la maison, Guy Fontaine, le ramène un soir en voiture de Lille, ils passent non loin d'un village, Rubrouck. Quelle coïncidence ! C'est de là que Guillaume de Rubrouck, un franciscain du XIII^e siècle qui a accompagné le roi Saint-Louis à la croisade, est parti en Mongolie en 1253 ! Or, les Mongols fonderont une dynastie en Chine ! Étrange coïncidence, un homme est parti d'ici pour aller aux abords de la Chine, et voilà François Cheng ici... « La boucle est bouclée » dit Fontaine. L'émotion de Cheng est grande, il a l'impression que son errance va prendre fin.

De Jacques de Bourbon Busset, éminent diplomate, élu à l'Académie française en 1981, et auquel il succède, il évoque le haut lignage (il descendait de Saint-Louis par son père, de Colbert par sa mère) mais surtout le *Journal* dont Cheng cite pêle-mêle plusieurs passages et tout ce qui fait de Bourbon Busset « *le chantre de l'amour durable* », qui a écrit : « *Chez un couple aimant, 1+1 n'égal pas 2, mais l'infini.* ». L'amour absolu est une vertu sociale car ce qui est vrai pour un homme et une femme est vrai pour l'humanité et pour la France. L'amour de Bourbon Busset pour Laurence alimentera de nombreux livres. L'académicien est mort accidentellement dans le métro et François Cheng ne peut pas être dans un wagon de métro sans penser à lui. Il nous livre une phrase de lui dans la *Lettre à Laurence*, écrite après la mort de celle-ci : « *J'ai compris qu'il ne dépendait que de moi de te laisser t'éloigner ou de te faire vivre* ». Cheng est persuadé que s'il communique avec l'esprit de son prédécesseur comme il le fait là, à ce moment, celui-ci ne mourra pas. « *Telle est d'ailleurs la leçon de l'Académie même dont l'immortalité est fondée sur cet esprit de transmission (...), une transmission qui, depuis son fondateur le cardinal de Richelieu, ne s'est jamais interrompue et qui ne saurait connaître de fin* ». J'ai cité mot à mot la fin de ce discours admirable et facile à lire dont le style montre une imbrication indémêlable entre la dimension narrative et la dimension spéculative, comme souvent dans la littérature actuelle.

Autre discours, celui prononcé le 5 novembre 2010 au Collège des Bernardins. Voici sa prise de parole à la séance publique annuelle de 2007, qui se trouve dans le livre intitulé **Œil ouvert et Cœur battant. Comment envisager et dévisager la beauté**. Il y présente la peinture des lettrés chinois classiques qui représentent toute la nature et ont une prédilection pour le bambou, l'orchidée, le prunus, le lotus. On baptise ces plantes du beau

nom de « quatre êtres de bien ». Elles symbolisent droiture et élévation, jeunesse et fraîcheur d'esprit, car le bambou, pareil en cela à ses confrères de l'Académie, demeure toujours vert ! Le lotus pousse au-dessus de la boue dans les bassins, il est symbole de pureté, ses pétales dressés forment une corolle mi-close, à l'image de deux mains jointes en prière. Quant à l'orchidée, là où en français, à la suite de Balzac, on évoque « le lys dans la vallée », un Chinois parlerait plus naturellement de « l'orchidée dans la vallée ». Ces belles fleurs que la peinture chinoise classique a si bien représentées relient donc éthique et esthétique et sont une preuve que le Beau et le Bon sont inséparables. Comme l'a dit son illustre prédécesseur à l'Académie, Bergson : « *L'état suprême de la beauté, c'est la grâce* ». Or, le propos de ce petit mais richissime opuscule n'était-il pas de démontrer que la vertu n'est pas désirable au départ mais que l'art chinois a montré le contraire, c'est-à-dire que ce qui est bon est beau, comme cela apparaît dans la belle expression française « faire un beau geste » ?

Le 23 novembre 2014, à l'émission *La Grande Librairie* de François Busnel sur France 5, l'invité était François Cheng, un monsieur pas très grand, distingué, discret, courtois, souriant, pas du tout imbu de lui-même. C'était la première fois que je le voyais, ce jour-là est née l'envie de vous parler de lui. François Busnel parle du livre récemment paru chez Albin Michel : **Assise. Une rencontre inattendue**. L'invité nous raconte qu'au moment de sa naturalisation, en 1971, il a pu légalement changer de prénom. Le sien, comme on l'a dit, signifie « Célébrer la sagesse ». Il a opté sans hésiter une seconde pour François, suite à un voyage à Assise, avec des amis, en 1961.

– *À ce moment-là, j'étais un jeune homme passablement perdu, un errant, un exilé tourmenté par l'angoisse existentielle. Donc Assise, ç'a été... en sortant de la gare... cette blanche cité en haut de la montagne ouvrant ses bras dans un geste d'accueil... C'est là que mon exil va prendre fin... C'était un pressentiment... J'ai voulu rencontrer un vrai saint... Une fois là-bas, j'ai vu que les saints ne sont pas une espèce bizarre. Les saints sont là pour montrer de quoi est capable l'homme de bien, alors qu'il y a tant de criminels qui montrent de quoi est capable l'homme... Comme en ce moment même... J'étais une espèce d'inadapté, une espèce d'errant... En France je suis passé dix ans sans trouver un travail fixe. J'étais une sorte d'exilé... Encore maintenant, je suis un homme en marge.*

– *L'Académie française, c'est pas franchement les marges, quand même !* intervient François Busnel.

– *Si... Heureusement qu'il y a cette institution qui est différente du Collège de France, qui accueille justement les inclassables.*

– *Vous décidez de rester seul et de laisser ce que Michel Butor appelle « le Génie du lieu » vous absorber.*

– *Tout à fait. Mes connaissances en géomancie m'ont tout de suite dit : c'est un lieu... Assise garde son existence par rapport à la plaine, s'adossant à la montagne qui la protège... En même temps il y a cet équilibre harmonieux... Je crois que n'importe quel Chinois, devant Assise, aurait dit que c'est un site faste.*

– *Êtes-vous chrétien ?*

À la question on ne peut plus directe de Busnel, Cheng répond :

– *Non !... Rencontrer quelqu'un, ce François d'Assise, c'est le plus grand saint de l'Occident... Son extraordinaire Cantique des Créatures... Frère Soleil... Sœur la Terre... Il change tout à coup la couleur du monde occidental... Giotto : n'oubliez pas que c'est en peignant la figure de François qu'il a fait basculer l'histoire de la peinture occidentale dans la modernité de la Renaissance... Lui-même était un troubadour.*

– *Voilà, c'est très important, ce n'est pas un saint, vous choisissez un écrivain !*

– *Non, il va devenir saint, mais c'est quand même un écrivain ! Il a embrassé la vie dans sa totalité. La voie de la vraie vie passe par la prise en charge des malheurs qui accablent le monde. Donc il a accepté de payer le prix fort : la pauvreté absolue. Il s'est dépossédé... Libre et rayonnant de joie, on rencontre un être désarmé, désarmant.*

– *C'est donc mieux que la foi, la JOIE !* ajoute Busnel.

– *Oui, donc, à Assise, j'ai rencontré un lieu et un être authentiques.*

C'est presque en entier, mot à mot, l'interview de François Cheng. Tout est dit. Allons lire ces cinquante pages merveilleusement sincères, écrites en un français admirable de clarté. C'est une rencontre inattendue. En effet, Cheng cherche saint François, se met dans ses pas à Saint-Damien, aux Carceri, à la Portioncule, au sommet du mont Alverne où le saint reçut les stigmates. Dans les grottes, au milieu des roches, il le voit à la manière de tant d'ermites taoïstes dormir au creux des rochers avec, en guise d'oreiller, un gros caillou à la surface lisse. C'est à Saint-Damien que saint François a composé le *Cantique des Créatures*. En ce XIII^e siècle rempli de calamités et d'épidémies, on se méfiait plutôt de la nature. C'est saint François qui a changé le rapport de l'homme à la nature, l'a montrée fraternelle et non plus hostile. Il inaugure une poésie lyrique qui fera école dans tout l'Occident. On est en 1225, un an avant sa disparition. C'est en chantant avec ses frères capucins la dernière strophe « *Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la Mort corporelle, à qui nul homme ne peut échapper* » qu'il s'éteint. Cheng nous confie un beau souvenir : un jour, un groupe de jeunes filles se tenaient près du mur sur lequel est gravé le Cantique, elles se mirent à chanter et il joignit sa voix grave au chœur. « *Nul doute que le saint était là au milieu de nous !* »

À travers ce récit si véridique d'une rencontre si inattendue, je reste émerveillée par cette approche si humaniste. Pas de frontière entre les cultures ni entre les siècles ! François Cheng les abolit. Comme il voudrait voir son visage ! Il nous commente en véritable historien de l'art la belle image que nous avons du saint : la fresque de Cimabue à la basilique inférieure d'Assise, qui date de 1278 et représente la Vierge en majesté avec saint François : « *On y voit un homme de taille plutôt petite, un peu tassé par le poids des ans. Le visage est sculpté par une vie éprouvée. Les yeux grands ouverts nous fixent d'un regard emprunt de mansuétude. Les oreilles décollées, étonnamment larges, sont tout ouïe. Très parlante est la bouche. Elle suggère qu'elle est sensible voire sensuelle, comme pour nous montrer que la vie de privations menée par François ne naît pas d'un besoin morbide d'ascétisme, mais de la passion de la vie, une vie faite de partage... Pour ce chanteur de la Création, la terre entière se donne à être savourée.* » Il quittera ce monde avec sur les lèvres le goût d'une crème qu'il s'est fait apporter par une sœur franciscaine ! (Après cette belle description par Cheng, voici quelques reproductions de Cimabue et Giotto de la basilique d'Assise représentant saint François.)

II. Essais et traductions

Entre source et nuage (anthologie parue en 1990, rééditée en 2002) présente les voix de poètes dans la Chine d'hier et d'aujourd'hui. Tout d'abord, les poètes de la dynastie des T'ang (618-907) et de celle des Sung (960-1279) considérée comme l'âge d'or de la poésie classique chinoise. Le taoïste Li Po, le confucéen Tu Fu, le bouddhiste Wang Wei sont les plus connus. Ils composent des formes courtes : quatrains, huitains... La sinologue Anne Cheng, fille de François, a participé à cet ouvrage par ses traductions de deux grandes poétesses chinoises : Li Ching-chao et Ping Hsin.

Après les poèmes, François Cheng présente la poésie chinoise moderne en disant dans quelles circonstances historiques elle s'est développée. Des ***Cinq méditations sur la beauté*** (2006, réédition 2008), la première cite Dostoïevski : La beauté sauvera le monde. Mais comment ? Enfant, Cheng a connu la beauté sur une montagne dominant d'un côté le fleuve Yangzi et de l'autre le lac Boyang, le mont Lu. Son père l'y a emmené tout jeune, vers sept ou huit ans. De même, la beauté du corps humain, quand il croise des jeunes filles occidentales allant se baigner ! Et une de ses tantes lui rapporte de France des reproductions du Louvre, comme *La Source* d'Ingres. Cela le marquera pour toujours. Plus tard les horreurs de la guerre sino-japonaise, François Cheng a dix ans. Que conclure ? Oui, la beauté existe, mais c'est un plus. Elle est éphémère, liée à l'unicité de l'instant et des êtres vivants. L'unicité transforme chaque être en présence capable de désirer la

beauté. La deuxième méditation exalte la beauté de la rose à travers la cantate de la rose de Claudel. Même si elle fane, ses pétales mêlés à l'humus renaîtront ! L'ordre de la vie se poursuit par la voie de la transmutation universelle. Chaque expérience de beauté rappelle un paradis perdu et appelle un paradis promis, car connaître la beauté engendre le désir de la retrouver.

Vide et plein, le langage pictural chinois (paru en 1979, réédité en 1991) donne un panorama historique : les T'ang (618-907, les Cinq dynasties (907-960), les Sung (960-1279), les Yuan (1266-1367), les Ming (1368-1644), les T'sing (1644-1911), chaque période illustrée par quelques peintres dont sont donnés noms et dates. La peinture chinoise existe depuis 1120 avant J.-C, comme l'attestent tant de palais, temples et tombes royales. Aux yeux d'un Chinois, c'est l'art pictural qui révèle les mystères de l'univers. Il était considéré comme une pratique sacrée, la réalisation d'un microcosme dans lequel le macrocosme est à même d'être appréhendé par l'homme. Outre son souci théorique, ce livre se donne un but pratique : aider un occidental à entrer dans la peinture chinoise. L'Académie de peinture est créée sous les Sung, elle impose une classification des genres. Pour comprendre l'art chinois, il faut savoir que, lié à l'idée du souffle vital et du principe d'alternance Yin-Yang, le vide est le lieu par excellence où s'opèrent les transformations. Ce n'est pas un no man's land, il permet le processus d'intériorisation par lequel tout se réalise et atteint sa perfection, sa totalité. En Chine, la notion de vide existe dès l'origine dans le *Livre des mutations* (VI^e siècle avant J.-C.). La règle veut qu'il y ait dans un tableau 1/3 de plein, 2/3 de vide. Le tiers plein correspond à la terre, les deux tiers vides au ciel. Suivent d'autres considérations, sur la perspective et sur le peintre Shitao.

III. François Cheng historien de l'art

Le beau livre ***Et le souffle devient signe*** (L'iconoclaste, 2001) contient à la fois de magnifiques photos noir et blanc le montrant le pinceau à la main, puis des calligraphies accompagnées d'un texte de Cheng et d'un poème chinois traduit.

Le beau livre ***Shitao, la saveur du monde, 1642-1707*** (Phébus, 2002) a reçu le prix André Malraux 1998. François Cheng, qui a déjà révélé au public occidental un autre maître chinois, Chu Ta (*Le génie du trait*, Phébus 1986), nous fait découvrir une centaine de peintures de Shitao, la plupart visibles dans des musées de Chine, donc inconnues en Occident. Ici encore, chaque page ou double page fait comme un tableau où Cheng associe avec bonheur un court poème chinois, une présentation, puis la peinture de Shitao qui s'orne souvent d'inscriptions en chinois.

IV. François Cheng traducteur, romancier, poète, calligraphe

Je me bornerai à présenter brièvement *Le Pousse-pousse* et *Le Dit de Tianyi*, qui illustrent le François Cheng traducteur et narrateur en langue française, puis quelques poèmes faisant partie de *À l'orient de tout*, et enfin une calligraphie avec les précieuses explications de François Cheng.

Le Pousse-pousse, de Lao She (1973, réédité 1995) :

Que c'est joli, exotique pour nous, un pousse-pousse... mais c'est tire-tire qu'il devrait s'intituler, ce moyen de locomotion si typique de la Chine impériale. Peut-on imaginer situation plus aléatoire et misérable pour celui qui le tire, tel un bourricot souvent famélique et à bout de forces, souvent si épuisé qu'il tombe mort entre les brancards, comme le petit cheval de Paul Fort. Les aventures de Siang-Tse paraissent d'abord en feuilleton dans une revue entre 1936 et 1937, à la veille de l'invasion japonaise, puis sont publiées sous forme de livre en 1939. La traduction américaine apporte une renommée internationale à l'auteur Lao She. Invité aux États-Unis, il y séjourne pendant la guerre civile mais rentre en 1949 et

s'inféode au nouveau régime. Le roman se passe à Pékin dans les années 20 et 30, dans le petit peuple. Siang-Tse vient de sa campagne du nord de la Chine pour gagner honnêtement sa vie, persuadé de réussir s'il reste honnête et travaille dur. Souvent il est fait allusion à son air candide, à sa bonne mine, à sa réserve naturelle, c'est un bon garçon, il a dix-huit ans, il a de bonnes jambes ; il vient du nord, il est grand, proprement vêtu et beau comme un arbre. Il court bien, avec élégance. Petite pièce par petite pièce, il économise et achète un pousse neuf, objet de tous ses soins. Mais la guerre s'installe et des soldats l'arrêtent à l'ouest de la ville. Il est roué de coups, jeté en prison, dépouillé de tout et perd son pousse tout neuf. Il réussit à s'enfuir avec trois chameaux, ce qui lui vaudra son surnom de Siang-Tse le Chameau. Il loge chez Liou le Quatrième Seigneur, propriétaire d'un garage de pousse-pousse qui a une fille nommée Tigresse.

Mais qu'est-ce qui fait que nous nous intéressons tant à ce jeune si sympathique, si têtu, si déterminé, et nous fait tourner les pages ? C'est la ville, exotique pour nous. C'est son outil de travail, son pousse-pousse si bien décrit, du flambant neuf au plus usé et décrépité. C'est les gens qu'il transporte : petits propriétaires, boutiquiers, plutôt bien nourris, des dames aussi, et leur langage, leurs conversations, les estaminets et maisons de thé où les tireurs peuvent boire, manger et se réchauffer en hiver. Les rigueurs du climat en Chine (la Chine n'est pas un pays tempéré !), le dédale des rues, les maisons en pisé que la pluie de mousson fait fondre, la famille traditionnelle : Première dame, Seconde dame, les enfants, la soupente sale et sans fenêtre réservée au serviteur, au tireur de pousse, la cour commune à nettoyer...

Aucune révolte du subalterne, c'est l'ordre établi. Mais un jour Siang-Tse exige son dû et prend la porte sous une bordée d'injures. Il revient chez son logeur qui a une fille et... elle le séduit ! Mais elle ne réussit pas à le retenir : il a trouvé un nouveau patron ; dans la famille, il n'y a qu'une femme et un garçon... Il est peu après acculé au mariage avec Tigresse qui dit être enceinte. Le couple, après une cérémonie en rouge et palanquin comme le veut la tradition, s'installe dans une courée, dans deux chambres. Les voisins, eux, vivent entassés à sept ou huit dans une pièce unique. Les jours passent, elle cuisine, il tire, un bébé s'annonce, Siang-Tse tombe malade et perd femme et enfant malgré le recours à la médecine. La sage-femme ayant déclaré forfait, l'hôpital étant trop cher pour eux, ils appellent dame Tch'en qui est plus sorcière que médecin ! Le récit mélodramatique, entrecoupé des réflexions du malheureux héros et de l'auteur, conduit à une fin calamiteuse : une vie brisée par la fatalité et la société. J'y ai retrouvé les accents d'un Hector Malot dans *Sans famille*, d'un Zola par moments.

Le Dit de Tianyi (Livre de Poche) prix Fémina en 1998 :

Le *dit*, ce terme peu usité de nos jours, désigne au Moyen Âge un récit, un fabliau plutôt oral qu'écrit (exemple : *Le Dit des perdrix*) et, encore au XVII^e, tout simplement des propos rapportés. Mme de Sévigné l'emploie dans ses lettres. Ce titre convient bien à ce texte qui transcrit ce que Tianyi a dit à François Cheng après lui avoir confié ses grimoires, de très longues bandes faites de papiers grossiers collés les uns aux autres, pliées en accordéon. Il y en a une quarantaine de piles. C'est pour Véronique qu'il avait écrit ses mémoires. Lors d'un voyage en Chine, l'auteur retrouve le peintre Tianyi, connu autrefois, qui lui remet ses confessions écrites. L'auteur se fait un devoir de les publier, lit-on en quatrième de couverture. Je vois là le subterfuge d'un homme discret qui ne veut pas donner son autobiographie ; j'ai trouvé beaucoup de points communs entre Tianyi et François Cheng. Mais peut-être que je me trompe ? Ils se sont connus à Paris dans les années 50 mais François Cheng est resté en France alors que Tianyi est reparti en Chine en quittant sa Véronique. En 1979, Tianyi écrit et demande des nouvelles de Véronique. Or, celle-ci s'est tuée en voiture une dizaine d'années auparavant. En 1982, Cheng est invité par une université chinoise, il en profite pour le revoir et le trouve tout ratatiné dans un hospice, il se voit confier ses papiers qu'il se fera un devoir de traduire et de publier dix ans plus tard.

Le récit écrit à la première personne commence par un cri impressionnant : une veuve appelle son époux mort il y a trois jours et Tianyi, cinq ans, répond par jeu. À ce cri de deuil fait écho celui du bourreau qui décapite au sabre un « bandit révolutionnaire ». Nous sommes en 1930 et un domestique inconscient avait emmené l'enfant y assister ! Pour raison de santé, le père et sa famille avaient quitté la ville de Nanchang pour vivre au pied du mont Lu, tout au nord de la province du Jiangxi, non loin du fleuve Yangzi. Le père s'occupe d'instruire les enfants du village, il fait l'écrivain public et calligraphie des banderoles et mantras pour les fêtes. Le fils l'aide et apprend ainsi la calligraphie et l'observation de la nature avec ses brumes et ses nuages. (Les pages 20 et 21 offrent une description des « Brumes et nuages du mont Lu ».) Il côtoie le petit peuple qui vit pauvrement au ras de terre, célèbre la fête de la Lune, va au temple de Bouddha, tout à fait imprégné de l'idée que tout passe et se transforme, comme il est dit dans le *Livre des mutations*, pivot de la culture chinoise depuis près de trois millénaires. Il découvre la beauté des paysages, la beauté du corps féminin, l'amour physique, la littérature occidentale avec Romain Rolland et Gide. Un nouvel ami apparaît dans sa vie. Voici le début de ce livre passionnant car la petite histoire individuelle est insérée dans la grande Histoire.

En tant qu'artistes, Tianyi peintre et son ami Haolong poète seront des errants ou des persécutés. Ils entreprennent des études et sont au contact de la littérature occidentale par le biais des nombreuses traductions qui circulent dès les années 1920. Durant les années 1940, du fait de la guerre, des intellectuels et des éditeurs ont afflué dans les grandes villes du sud-ouest, Tchoungking, Kuming, Guiyang, Guilin. Et pour se mettre à l'abri de la censure on se consacrait à la traduction plutôt qu'à sa propre production littéraire. La présence sur le sol chinois des soldats alliés, les Russes et les Anglais d'abord, puis les Américains avec leurs livres de poche, leurs cinémas, créait un climat propice à l'échange. On s'intéressait aussi à des auteurs étrangers et français traduits par des Chinois qui avaient fait leurs études en France. À Kuming, capitale du Yunnan, avaient été transférées plusieurs universités. Nos deux amis fréquentent les librairies progressistes au risque de se faire arrêter. Haolong se débarrasse d'un agent de la police secrète par une belle prise de judo !

Inutile de rappeler que ces traducteurs auront maille à partir avec les tenants de la Révolution culturelle. Les missionnaires occidentaux ont élu domicile sur le fameux mont Lu où le père de Tianyi l'emmène cueillir des herbes médicinales. Pour retrouver l'amie de Tianyi, les deux jeunes gens traversent à pied tout le Sichuan, qui est décrit avec précision. Ils reçoivent l'hospitalité d'un vieux paysan et de sa petite-fille et décident de rester un peu pour aider aux travaux des champs : pour nous, une belle occasion de connaître un peu la vraie Chine. Chemin faisant, ils rencontrent un peintre-ermite et retrouvent enfin l'amie devenue comédienne. Là aussi, ils restent pour aider ! La jeune fille est très belle mais elle se détourne de Tianyi et tombe sous le charme de Haolang, au grand désespoir de Tianyi qui s'enfuit chez le peintre-ermite qui habite dans une grotte. Ô surprise, Ô merveille ! Voir puis parcourir ces grottes de Dunhuang, à l'extrême ouest de la Chine, dans l'actuelle province de Gansu, sur la route de la soie. C'est un émerveillement pour Tianyi mais aussi pour nous lecteurs. Ces descriptions ont ravivé en moi le souvenir de mon voyage en Chine, c'était en juillet 1983, qui m'a fait découvrir les grottes de Longmen près de Xian.

Tianyi retourne en bateau à Nankin en longeant le Fleuve Yangzi au cours pittoresque. Il passe au lieu de naissance de Laozi (orthographe moderne de Lao Tseu), né en 570 avant J.-C., le fondateur du taoïsme. Suit un passage didactique qui explique ce qu'est la Voie. Le fleuve n'en est-il pas une représentation aussi belle que suggestive ? En avril 1948, nanti d'une bourse, le voici à Paris. (Lecture du passage ironique où l'invité « doit se conformer à l'idée qu'on se fait d'un Chinois » pages 213 et 214). Avec Véronique, qu'il a

heureusement rencontrée, il va au bord de la Loire. Comment un Chinois amoureux de son fleuve Yangzi, anciennement Yang-Tseu-Kiang ou Fleuve Bleu, le plus long fleuve de la Chine, 5 980 km, pourrait-il rester insensible devant la Loire, le plus long fleuve de la France (1 020 km), dont les eaux reflètent de si beaux paysages ? La douceur angevine (lire les pages 288 et 289) est un délice. Le retour en Chine pour retrouver Tianyi lui fait découvrir la période très agitée qui ensanglante le pays. Camps de redressement, procès iniques, les gardes rouges, Mao et sa deuxième épouse... Tout cela à travers les personnages. Le livre historique et humain se termine sur la vision de Tianyi en train d'écrire sur ses bouts de papier crasseux collés ensemble en une longue bande pareille aux peintures anciennes sur rouleaux qui portent le titre : *Le Fleuve Yangzi sur dix mille li*.

À l'orient de tout

La préface d'André Velter est une aide précieuse. En effet, Cheng a mis vingt ans à mûrir le poète qu'il entendait devenir, laissant venir une langue neuve d'une langue apprise, sans que s'oublie la langue première. En enseignant le chinois à l'Institut national des langues et civilisations orientales, il a pu longuement frotter les deux langues l'une à l'autre, « *articulant et désarticulant phonétiquement les mots, habitué au pouvoir évocateur des idéogrammes* ». Il est poète-né. En 1980, il décide d'écrire ses poèmes en français ! Chaque poème est un maillon de la chaîne des évolutions et transformations qui font la vie, sans rupture entre l'humain et le cosmos. Pour trouver son chant, le poète doit passer par une expérience de dépossession de soi, véritable ascèse, véritable parcours initiatique vers « l'orient de tout ».

Rocher propulsant arbre
Arbre aspirant rocher

Cercle établi renouant
L'alliance terre et ciel

Cercle ouvert renouvelant
Le mystère à trois faces

Dans l'ombre ici offerte
L'homme de longue errance

Assoit enfin royaume

Me voici
 pure attente
Où es-tu
 claire cascade

Il suffit
 que tu viennes
Pour que soit
 Mélodie

Vers le soir
Abandonne-toi
 à ton double destin :
Habiter le cœur du paysage
Et faire signe
 aux étoiles filantes

Ne laisse en ce lieu, passant
Ni les trésors de ton corps
Ni les dons de ton esprit
Mais quelques traces de pas

Afin qu'un jour le vent fort
À ton rythme s'initie
À ton silence à ton cri
Et fixe enfin ton chemin

Consens à la brisure
C'est là que germera
Ton trop-plein de crève-cœur
Que passera un jour
A ton insu la brise

Instant du fruit mûr
Mué, là, en offrande
Où ciel-terre retrouvent
Leur douce rondeur
L'été s'y recueille
Et se laisse cueillir
Déchirante entraille
D'un fruit consenti
Eclat de la chair
Ombre de l'esprit

Entre deux rochers
Surplombant le vide
Le pin ivre d'écoute
Dira nos secrets

Oiseaux du matin
Ni brumes du soir
Jamais ne rompront
Le fil de nos voix

Voix échangées là
Au hasard d'un jour
Un jour par-dessus
Les années
 lumière

Couverture du livre *Le Dialogue*

On sait que l'écriture chinoise est idéographique. Elle dispose de milliers de caractères ; il est nécessaire d'en connaître environ trois mille pour écrire. Dans les dictionnaires, ils sont classés par radicaux ou clés : la clé du feu, la clé de l'eau, de l'arbre, de l'animal...

François Cheng explique que la calligraphie qui figure sur la couverture du livre *Le Dialogue* comporte deux caractères qui signifient « le chinois » et « le français » mais combinés en une seule figure. Cette combinaison a été possible par le fait que, par un hasard heureux, les deux caractères ont la même clé, celle de l'eau, constituée de trois points superposés à gauche du caractère.

Pourquoi la clé de l'eau ? Le caractère qui désigne le chinois et qui se prononce *han* était à l'origine le nom d'une rivière. Quant au caractère désignant le français et qui se prononce *fa*, il signifie la loi car, aux yeux des anciens, une eau vive incarne la loi naturelle de la vie. Ayant en commun le signe de l'eau, les deux caractères chinois-français superposés partagent la même clé. Ainsi mariés, ils symbolisent à merveille « *l'homme aux eaux souterrainement mêlées* » dont parle *Le dialogue...* Dans la partie gauche, les trois points en structure constellée ; à droite, en haut, deux obliques entrecroisées ; en bas, les traits horizontaux et verticaux entrelacés. Les traits sont réalisés sur l'idée de souffle, pleins et déliés organisés autour d'un centre vide structurant. Le tout compose une figure parlante, dont le point final, en bas à droite, semble prolonger l'écho.

Ces explications de François Cheng illustrent un autre maniement de la langue. Le romancier, le poète, est aussi professeur, un merveilleux passeur qui nous ouvre les portes de son pays : histoire, géographie, philosophie, peinture, calligraphie, avec un sourire, le sourire de l'amitié.

Andrée Vasseur

Le Monde des livres du 29 septembre 2014 consacre une double page à ces étrangers venus en France qui ont adopté la langue française pour la parler et l'écrire. Pouvons-nous mieux les remercier qu'en les lisant et en les faisant connaître ? Cioran, Semprun, Chedid, Bianciotti, Yasmina Khadra, Milan Kundera, François Cheng...

(DLF, n° 254, 4^e trimestre 2014.)